

Christine Dura Tea - Jean-Pierre Rosset - Elisabeth De Franceschi - Olivier Lenoir

# Préparation du séminaire d'été

## RSI

*Les textes suivants sont le bilan du travail des groupes qui durant l'année 2011 - 2012 ont travaillé sur le séminaire XXII de Jacques Lacan et qui fera l'objet du séminaire d'été de l'ALI.*

Christine Dura Tea

**U**ne invitation impromptue fait que je ne serai pas parmi vous ce soir, me considérerez vous absente ?

Une absence sous fond de présence car j'ai demandé à Jean-Pierre Rosset de lire ce travail que j'ai préparé pour vous.

Je voudrais remercier donc, Jean-Pierre, Mikaela, Christiane C., Christiane L, Patrice, et encore Laëtitia, Marie-Paule, Marion et Sandrine, pour avoir accepté cette année de mener avec moi une expérience particulière concernant la lecture de ce séminaire RSI.

En effet, depuis plusieurs années je travaille dans le cadre d'un groupe fermé le séminaire à l'étude pour l'été dans le cadre de l'ALI. Cette année la lecture de ce séminaire s'est ouverte à des personnes « inconnues » jusqu'à présent de moi et c'est dans ces rencontres que nous avons cherché un nouveau style de travail.

Préparer le séminaire d'été suppose la mise en place avec des collègues d'un transfert de travail dans une lecture parfois exigeante du texte de Lacan, un transfert aux textes qui années après années constitue une certaine substance et s'articule à un transfert à l'association, certains penseront que ce travail s'articule à un devoir, peut-être bien le devoir pour chacun d'entre nous de réaliser notre être.

Mais le transfert ça s'analyse et ça a des effets de réel, le réel d'un effet de sens qui fait que comme dans la cure on apprend à se passer du Nom du Père qui s'avère au final n'être qu'un point de capiton de semblant, ayant finalement la même fonction qu'un symptôme. C'est donc bien cette expérience depuis plusieurs années de la préparation du séminaire d'été, qui me permet d'isoler ce symptôme – la psychanalyse qui vaut pour moi et pour quelques autres...

Car dans ce séminaire, les trois dimensions RSI ne sont plus abordées dans leurs rapports réciproques sous la dépendance du symbolique. Si l'être parlant se compose du corps (l'imaginaire), de l'inconscient (le symbolique) et de la jouissance (le réel), elles nous apparaissent dans ce séminaire dans une indépendance réciproque, chacune jouant sa partie toute seule, sans plus vraiment faire système avec les deux autres, ce dénouage de chaque registre au regard des deux autres répond et nous l'avons suivi dans notre lecture, à des

déplacements dans la définition de ces trois registres, et à la disparition de tout rapport de dominance de l'une dimension sur l'autre. Leur représentation similaire par trois ronds de ficelle traduit leur égalité. C'est bien là tout l'enjeu du séminaire RSI, comment faire tenir le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Comment peuvent-ils tenir ensemble ?

Est-ce par un mode particulier de nouage, dit borroméen, qui tout en les laissant disjoints deux à deux, les noue à trois ?

Ou est-ce par un quatrième élément, un quatrième anneau, qui viendrait suppléer à l'absence initiale.

Dans son intervention du 11 février 75 (Séminaire XXII RSI), Lacan précise sa question :

« Je poserai cette année la question de savoir si, quant à ce dont il s'agit, à savoir le nouement de l'Imaginaire, du symbolique et du réel, il faille cette fonction supplémentaire en somme d'un tore en plus, celui dont la consistance serait à référer à la fonction dite du Père. »

Pour Freud, comme tous ceux pris dans l'idée d'une transcendance, le père reste bien de l'ordre d'un symptôme.

Charles Melman depuis son livre « *L'homme sans gravité* », à propos de la nouvelle économie psychique nous parle d'une disposition nodale particulière,

« la consistance des trois dimensions serait certes assurée par leur rassemblement autour d'un objet a, c'est bien le rapport à l'objet a qui les fait tenir, mais sans que ces dimensions soient nouées, ce qui évidemment se prête à cette sorte de plasticité de ce psychique, toujours aptes à s'engager dans d'autres expériences ».

Conclusion au séminaire d'été RSI Paris août 2003.

Cette affirmation remet bien en question nos représentations et vient ouvrir pour nous de nouvelles façons de penser le nouage, notamment concernant ce que nous aborderons l'année prochaine dans le séminaire le Sinthôme. Même si nous pouvons relever que c'est dans ce qu'a de plus réductible le symptôme que réside finalement le facteur de nouage, éminemment singulier, propre à chaque parlêtre des trois dimensions dont il se compose.

À la suite des journées qui ont eu lieu à Paris en juin 2011, Topologie et clinique, il m'est apparu qu'aborder ces séminaires topologiques dans le cadre d'un groupe de lecture qui vise une transmission de la psychanalyse, ne pouvait que s'articuler à la clinique dans ce qu'elle a de plus contingent et bien sûr à une manipulation de ces bouts de ficelles, des bouts de nœuds réels. La lecture de ces derniers séminaires nous en apporte l'évidence, j'y reviendrai.

Je voudrais reprendre le fil de mon dernier exposé, et poursuivre avec cette articulation concernant le savoir qui m'était apparu à l'articulation de l'économie politique et de l'économie psychique. Je me posais alors la question de savoir comment articuler, le savoir, l'argent et l'excrément, ou plus simplement la valeur du savoir de l'inconscient

aujourd'hui, dans notre social et nos institutions. Alors que Lacan pose dans ce séminaire la question :

Y a-t-il un savoir dans le réel ?

Dans la leçon du 18 février 1975 :

« Je ne crois pas que ce soit là quelque chose de nature à me mettre en continuité avec une interrogation philosophique, mais bien plutôt avec un mode de rupture qui est aussi bien ce qui s'impose si l'émergence de l'inconscient comme d'un savoir propre à chacun, à chacun particulier, est de nature à changer complètement les conditions dans lesquelles la notion même de savoir a dominé, disons même des temps plus antiques, disons même l'antiquité... Si le savoir est quelque chose d'aussi dépendant, d'aussi dépendant des rapports de la suite des générations au Symbolique, au trou dont je parlais tout à l'heure, pour l'appeler par son nom, s'il est aussi dépendant des rapports de ce que la suite des générations a fomenté comme savoir, comment ne pas interroger son statut.

Y a-t-il, un, du savoir dans le Réel ?

Il est bien clair que la supposition de toujours, mais une supposition qui n'était à proprement parler pas faite, pas avoué, c'est que selon toute apparence il y en avait puisque le Réel, ça marchait, ça tournait rond. Et c'est bien ça qui manifeste que pour nous, il y a un changement, parce que ce, ce «dans le Réel» nous y touchons un savoir sous une toute autre forme. »

RSI Livre XXII, Lacan écrit (p. 96)

Jean-Pierre Lebrun nous a illustré combien dans l'institution ce qui prévaut c'est la déhiérarchisation des savoirs et en particulier celui justement qui s'appuie sur la clinique psychanalytique, pourquoi avec l'avènement de la « révolution cognitive », le savoir et le savoir faire scientifique qui est en place d'objet dans le discours de la science prime sur un savoir en place de vérité dans le discours de l'analyste et qui dans nos institutions n'a plus la même valeur aujourd'hui.

Peut-être parce que la psychanalyse n'est pas une pratique de la communication, ce que regrette l'institution, qu'elle le soit, cela relèverait du fantasme !

Car la langue sert à tout autre chose que communiquer, elle sert plutôt de finalité de jouissance.

Dans le discours du maître, lien social du siècle dernier, une disjonction extrêmement efficace maintenait le Sujet barré de l'objet (a), il n'y a pas de connexion possible entre le sujet et la jouissance excédentaire.

Ce qui est tout le contraire avec le discours capitaliste, une connexion s'établit en circuit provoquant le triomphe d'une impasse propre à la civilisation, le plus-de-jouir ne soutient plus dans la civilisation d'aujourd'hui la réalité du fantasme, aujourd'hui la connexion de l'objet (a) avec le S barré est en passe de soutenir la réalité comme telle, la réalité devenue fantasme. Dès lors le fantasme est partout, il entre d'une certaine façon dans le réel.

Une pratique de la communication qui relève du fantasme, vient à la place vide de l'Autre qui n'existe pas, c'est le ronron médiatique du malaise de la civilisation. Nous avons appris avec Lacan qu'il ne faut pas se presser de remplir ce lieu vide, d'une nouvelle substance,

mais comme il nous l'amène dans ce séminaire RSI de chercher à s'orienter vers le Réel.

Mais de quel réel s'agit-il ?

Le réel pour la science est-il le réel pour la psychanalyse ?

J-P. Lebrun en s'appuyant sur Lacan, nous a parlé de deux réels distincts.

Le réel propre à la science, c'est le réel du nombre qui s'enracine dans le langage.

L'autre réel se trouve appareillé chez Lacan à un autre type de savoir, de démonstration et de transmission. C'est le réel propre à l'inconscient, il ne peut se définir qu'à partir d'une limite du savoir, limite à partir de laquelle il ne peut être appréhendé mais plutôt cerné et déduit.

C'est ainsi que nous avons tenté de travailler cette année dans notre lecture du séminaire RSI. Tenant compte autant faire se peut de notre nœud mental à quatre, et de notre imbécillité, notre lecture s'est laissée orienter par la clinique et le réel auquel elle nous a confrontés.

Car la question concerne bien la transmission du savoir que l'on obtient de la science et de la psychanalyse.

Pour la science le savoir peut s'écrire, en formules par exemple qui peuvent relever d'un enseignement.

Pour la psychanalyse, il n'en est pas ainsi, son enseignement ne peut se faire que dans l'expérience analytique elle-même, dans la rencontre de cette limite du savoir.

Aussi notre travail de cette année nous a souvent confrontés à la fuite du sens dans la lecture du texte de Lacan et à la rencontre dans nos associations cliniques avec cette fonction logique qu'est la contingence et qui nous a démontrés l'impossible du réel. Cet impossible du réel dans nos échanges nous aura été parfois transmis dans la fuite même de nos discours, nous avons fait alors l'expérience qu'il n'y a pas de sens dernier. Avec le style propre à chacun d'entre nous, il s'est agi de construire dans nos échanges une modalité qui pouvait convenir pour cerner ce réel de l'inconscient.

La fuite du sens et le fait qu'il n'y a que du contingent, voilà certainement comment Lacan construit l'appareil adéquat au réel qui intéresse la psychanalyse.

Cette formule « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » vient dire au mieux ce réel propre à l'inconscient. C'est-à-dire du réel qui ne s'écrit pas. De ce fait le réel de la psychanalyse se trouve disjoint du réel de la science qui lui peut s'écrire.

Le réel de la psychanalyse est celui qui ne cesse pas de ne pas s'écrire !

Dans la psychanalyse, il n'y a pas d'autre savoir dans le réel.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'adéquation entre la connaissance scientifique et la nature. Alors que dans la science il y a du savoir dans le réel qui s'écrit. C'est ainsi que ce réel n'a plus rien à voir avec le réel pénétré de symbolique, tissé de formules, équations, rapports, un réel qui sait comment fonctionner, c'est un réel que Lacan définit dans ce séminaire comme un mode de jouir du côté de l'ex-sistence.

C'est ainsi que pour notre groupe de travail, clinique et éthique se sont définis en relation avec le réel, dans une confrontation avec la rencontre d'un patient. Le réel étant ce qui est impossible à supporter pour un sujet.

Quant à l'éthique, Lacan signale dès la première leçon page 21 de son séminaire « L'éthique de la psychanalyse :

« La question éthique, pour autant que la position de Freud nous y fait un progrès, s'articule d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au réel ».

La collection « Les jardins de l'Asile » notamment le livre de notre collègue de L'ALI Danièle Brillaud « *Séminaire d'introduction à la psychanalyse lacanienne à partir de cas cliniques* » a donné prétexte à cette rencontre avec les patients, puis progressivement, certains d'entre nous ont pu au détour d'un passage énigmatique de ce séminaire, articuler une situation clinique voire même proposer la construction d'un nouage ou dénouage de RSI.

Car dans ce séminaire Lacan veut explorer de façon exhaustive les différentes possibilités de nouages de la structure subjective. Mais pour cela, il lui faut dépasser le complexe d'Œdipe, pivot du modèle freudien, pour l'englober dans une théorie plus large, sans le rejeter pour autant. Pour continuer à penser la question de la structure et les différentes possibilités de nouages dont une structure peut tenir, être nouée, il part du complexe d'Œdipe qu'il ramène à sa dimension d'interdit de l'inceste. Puis il avance que cet interdit de l'inceste n'est pas tant historique que structural.

« C'est structural, pourquoi ? »  
interroge-t-il,

« Parce qu'il y a le symbolique » « Ce qu'il faut arriver à concevoir, dit Lacan, c'est que c'est le trou du symbolique en quoi consiste cet interdit. Il faut le symbolique pour qu'apparaisse individualisé dans le nœud ce quelque chose que, moi, je n'appelle pas tellement complexe d'Œdipe, ce n'est pas si complexe que ça, j'appelle ça le Nom-du père. Ce qui ne veut rien dire que le Père comme Nom, ce qui ne veut rien dire au départ, non seulement le père comme Nom, mais le père comme nommant ».

Désormais ce qui peut permettre le nouage c'est la fonction de nomination qui fait trou, qu'il ne faut pas là encore s'empresse de boucher de quelque substance. La nomination est la fonction du Nom-du père, des Noms-du Père.

Comme le dit Lacan, Réel, Symbolique, et Imaginaire, ce sont des Noms du Père, c'est-à-dire qu'ils ont cet effet de nomination que peuvent exercer les noms qui se réfèrent à cette puissance au moins UN du Père.

Alors voilà ce qui me paraît aujourd'hui l'enjeu pour tous ceux qui travaillent dans l'institution concernant la psychanalyse mais aussi son enseignement, c'est qu'elle ne devienne pas une technique de communication, mais bien relève cet enjeu de cette fonction de nomination, donc de nouveaux nouages de RSI, sans oublier ce qui échappe à cette nomination, nous le travaillerons l'année prochaine, le symptôme.

Jean-Pierre Rosset

**J**e vais maintenant vous illustrer par un exemple le travail effectué dans ce groupe. Lors d'une de ces réunions, nous avons travaillé sur un texte de **Jean Brini** écrit à l'occasion des **Journées de l'ALI : Topologie pour la clinique 2011**, texte que j'ai téléchargé sur Internet.

Ce texte est intitulé **Fins de Partie ?**

Dans ce texte Jean Brini cite un article de Marc Darmon « Serre moi fort » paru dans le numéro de la revue lacanienne consacré aux implications cliniques du nœud borroméen et utilise l'hypothèse émise par Marc selon laquelle :

Le nœud borroméen est généralement représenté mis à plat sous sa forme réduite à un nombre minimal de croisements. Mais nous pouvons faire l'hypothèse que ce nœud est en général très embrouillé et que l'analyse va réduire peu à peu les croisements supplémentaires pour buter sur les croisements irréductibles de structure. Il y a en topologie trois mouvements de base, ce sont les opérations de Reidemeister... Kurt Werner Friedrich Reidemeister (13 octobre 1893 — 8 juillet 1971) est un mathématicien allemand, né à Brunswick. Il est connu pour les mouvements de Reidemeister en théorie des nœuds.

Peut-être faut-il considérer ces trois mouvements de base de Reidemeister comme la grammaire élémentaire du nœud, ses règles d'écriture ? Ils doivent aussi bien rendre compte des lois du signifiant : transposition, glissement du signifié sous le signifiant, condensation, déplacement, que des règles de l'interprétation, qui sont d'ailleurs les mêmes, à ceci près que le nœud tient compte à chaque mouvement de la dimension du Réel.

À partir de cette hypothèse, Jean Brini écrit qu'il deviendrait intéressant d'examiner quelles sont les configurations du nœud borroméen qui se situent à une distance **d'un** mouvement de Reidemeister du nœud simple, c'est-à-dire les configurations du nœud borroméen qui permettent de passer à la configuration finale en un seul mouvement. Ces configurations, si nous arrivions à les répertorier et à les interpréter, nous donneraient éventuellement accès à une explicitation de cette grammaire élémentaire du nœud en termes de clinique.

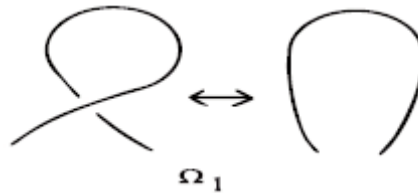
Nous avons, en ce qui nous concerne, échangé sur les trois cas énoncés dans le texte de Jean Brini mais faute de temps je n'évoquerai ici qu'un de ces trois exemples, celui du mouvement.

### LES TROIS MOUVEMENTS ÉLÉMENTAIRES

Reidemeister a démontré que les trois mouvements qu'il a définis suffisent dans tous les cas à parcourir toutes les configurations possibles d'un nœud ou d'une tresse. Ils suffisent donc notamment à atteindre la configuration minimale d'un nœud.

Rappelons quels sont ces trois mouvements :

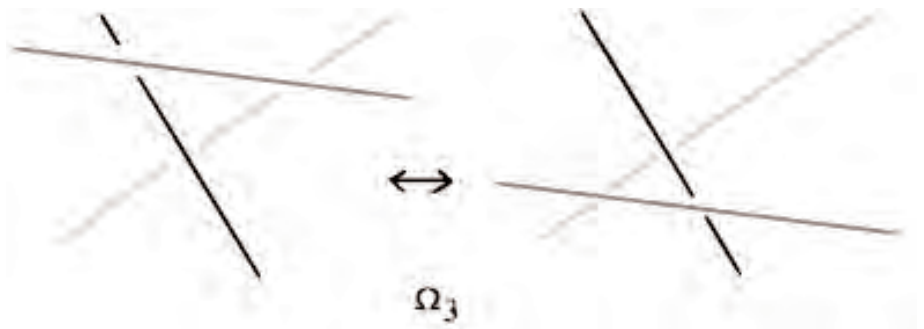
Il y a Omega 1, le mouvement à une corde :



Il y a Omega 2, le mouvement à 2 cordes :



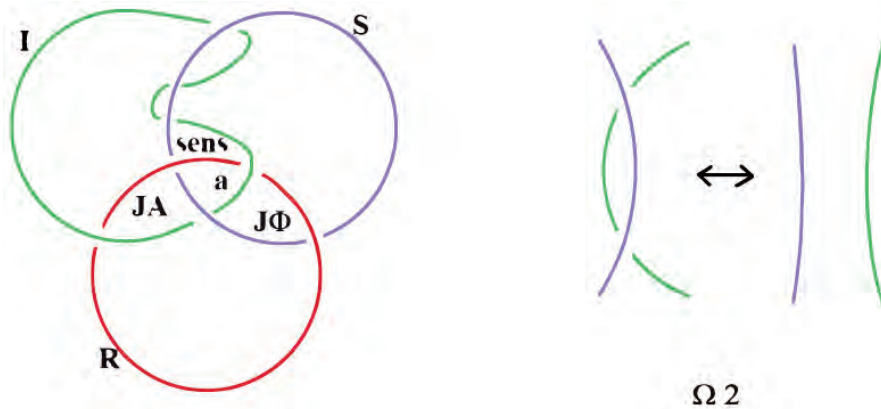
Il y a Omega 3, le mouvement à trois cordes :



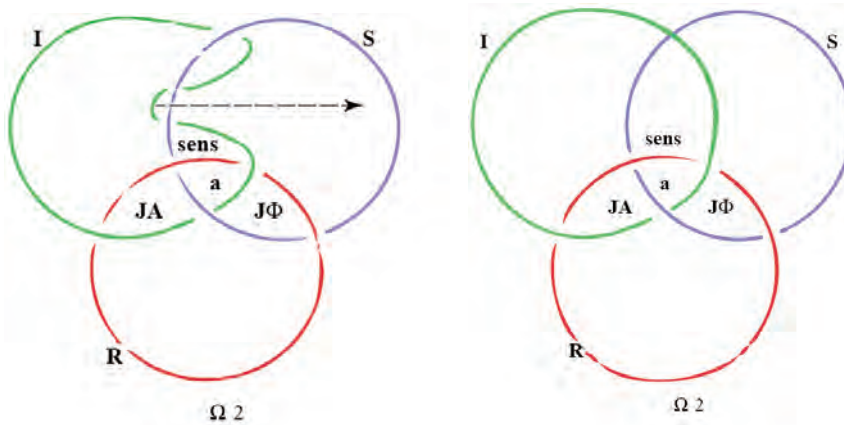
Voici donc un échantillonnage « expérimental » — Jean Brini l'écrit entre guillemets — de l'effet de ces mouvements. La configuration « finale » du nœud est la forme la plus souvent présentée par Lacan, à savoir lorsque R surmonte S qui surmonte I, Lévoygre, dite lévogyre.

**Oméga 2 (le croisement)** Voici un exemple de mouvement

Oméga 2 :



Le rond du symbolique vient surmonter celui de l'imaginaire en deux points « supplémentaires ». Deux significations sont fixées, le glissement du signifié sous le signifiant est arrêté, et il en résulte un hiatus dans la zone épinglée par Lacan du sens. Le sens n'est plus organisé en une composante connexe mais en deux composantes séparées. Le mouvement Oméga 2, en réalisant la coalescence (la condensation ?) de ces deux signifiants restituera au domaine du sens sa configuration connexe, lui rendant son caractère de « point » de l'espace structuré par le nœud, pour autant qu'un « point » est ce qui est susceptible d'être coincé. Le point de croisement structural sera maintenant le troisième, le seul qui vaille en l'occurrence, inaccessible avant l'opération. De 3, on passe à 1.



Exemple : Un patient fait régulièrement, depuis des années, le lapsus qui consiste à faire la confusion entre le prénom de sa sœur et celui de sa femme. C'est comme ça, il le mentionne de temps à autre, sans plus en tirer de conséquence. Jusqu'au jour où il formule, au cours d'une réflexion sur son rapport aux femmes, qu'en fait, son rapport à sa sœur, et à son épouse est à rapporter à sa mère et aux rapports privilégiés qu'il a entretenus avec elle. Une nouvelle phase de la cure s'amorce alors où il peut reformuler la question de sa propre place dans le désir de sa mère et qu'il se met progressivement à interroger également la place de son père dans sa constellation.

**Évidemment, Jean Brini émet tout un certain nombre de réserves au sujet de cette expérience.**



Voir : jean-Brini

Fins de partie ? site de l'ALI

Journées Topologie pour la clinique 201

Élisabeth De Franceschi

À la demande des participants du groupe ayant travaillé cette année avec moi sur le séminaire *RSI*, je préciserai tout d'abord brièvement le mode d'inscription aux groupes de travail de l'ALIAM-AEFL.

Il suffit de se rendre sur le site de l'association. On consulte la liste des groupes de travail, on fait son choix, et on prend contact avec le ou la responsable du groupe.

Deux groupes ont travaillé cette année sur le séminaire *RSI*. L'un d'eux a été piloté par Christine Dura Tea. Christine ne peut être parmi nous ce soir, mais elle a confié à Jean-Pierre Rosset le soin de lire le texte de son intervention. Nous la remercions de marquer ainsi une forme de présence.

Ma contribution se fera à trois voix : j'ai convié Olivier Lenoir et Jean-Pierre Rosset à intervenir au cours de mon exposé.

Le groupe de travail que je pilote comporte quatre personnes ; il s'est réuni deux fois par mois depuis octobre 2011 en vue de la préparation des journées d'été organisées par l'Association lacanienne internationale en août 2012.

Cette activité s'inscrit dans la poursuite d'un travail mené depuis 2010 en vue de la préparation du séminaire d'été de l'ALI, avec en 2009-2010, l'étude du séminaire XX, *Encore* ; en 2010-2011, celle du séminaire XXI, *Les non-dupes errent*. En 2011-2012, nous sommes donc passés au séminaire XXII, *RSI (1974-1975)*. En 2012-2013, nous irons vers le séminaire XXIII, *Le sinthome*.

**La méthode de travail** retenue consiste en une lecture commentée se tenant au plus près du texte, en s'attachant électivement aux difficultés rencontrées et aux incompréhensions, à partager ensemble ; ce, sous trois volets principaux :

- D'abord, le repérage de ce que l'on ne comprend pas (c'est ce qui m'interpelle personnellement), ainsi que des ambiguïtés ou même des revirements qui apparaissent du fait que Lacan, dans ce séminaire comme dans d'autres – mais peut-être davantage ici que dans certains autres –, effectue un frayage difficile, qui ne va pas de soi (c'est du moins ce qu'il laisse entendre), et reconnaît avoir une position de débutant : il se met ainsi de plain-pied avec nous. Un point particulier le montre : les questions abordées par Lacan, mais abandonnées ensuite, comme autant de pistes d'exploration possibles, qu'il n'a pas retenues sans que nous sachions toujours pourquoi.

La discussion de groupe aboutit très souvent à une clarification, y compris du fait que nous sommes d'âges différents et n'avons pas la

même durée de parcours analytique.

- Second aspect : la critique, parfois virulente, vis-à-vis de Lacan ; par exemple la dénonciation de ce qui a pu être épinglé comme un machisme ou un antiféminisme de la part de Lacan. Ce trait me paraît cependant moins accentué dans *RSI* que dans le séminaire sur *Les non-dupes errent*, où il avait été blâmé l'année dernière par la même participante. On ajoutera à cela la perception de ce qu'on appellera la *maltraitance* de Lacan vis-à-vis de son auditoire : cette façon bien à lui de suggérer qu'il a affaire à un public peu compétent, et de faire entendre un « qui m'aime me suive ».

Ainsi nos discussions, parfois très animées et même polémiques, permettent-elles de déloger certains d'entre nous d'une position trop admirative, fascinés qu'ils sont par Lacan. Dans la mesure où elles sont étayées, les critiques favorisent une prise de distance qu'il serait difficile d'obtenir autrement.

- Troisième facette de notre travail : la lutte contre « l'aversion » de notre intelligence (de notre « débilité mentale », dirait Lacan) pour le nœud borroméen – or le séminaire *RSI* est entièrement centré sur le nœud borroméen –, ainsi que contre « l'aversion » de notre système perceptif pour les objets et l'espace en trois dimensions ; cette répugnance rend nécessaire le recours à une présentation sur un plan (donc en deux dimensions), par schémas et croquis. Ce point est souligné à plusieurs reprises par Lacan au cours du séminaire, ce qui est rassurant en un certain sens : Lacan nous rappelle que les difficultés que nous rencontrons dans l'abord de ce séminaire sont très largement partagées.

Pour tenter de pallier ou de contrarier cette antipathie, nous en sommes passés tantôt par l'observation et par la réalisation de croquis, tantôt par la confection et par la manipulation concrète de nœuds à trois et à quatre.

Je retiens l'aspect ludique de la manipulation des nœuds, avec le risque, pointé par Lacan, de figer le jeu par une trop grande familiarité avec cette activité.

#### LE DÉROULEMENT DU TRAVAIL

Comme cela avait été le cas les années précédentes, nous avons procédé à la lecture du séminaire *RSI* leçon par leçon. Nous avons parfois consacré deux soirées à la même leçon. Nous avons pourtant constamment le sentiment d'aller vite : c'est dire la densité, le foisonnement et la complexité de ce séminaire.

Le caractère très pointilleux et laborieux de notre travail de lecture nous a donné un regard critique vis-à-vis de l'édition de l'ALI : en effet, nous avons rapidement relevé des erreurs dans certains croquis, constaté que la présentation du texte est parfois peu claire (car trop compacte), et découvert que le texte établi comporte également un certain nombre d'erreurs. J'ai signalé au groupe l'existence de la version *staferla* : cette dernière, réalisée avec beaucoup de soin et de la passion par Patrick Valas<sup>1</sup>, est plus claire que celle de l'ALI ; elle offre aussi des croquis plus nombreux. Nous l'avons utilisée avec profit.

J'avais suggéré que nous ajoutions à l'étude du séminaire proprement dit la lecture de documents émanant de Lacan (conférences

<sup>1</sup> Membre de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, Patrick Valas anime un site Internet proposant l'intégralité des écrits de Freud et de Lacan ainsi que les enregistrements audio des séminaires de Lacan.

2 « La Troisième », Rome, 1er novembre 1974.

3 On trouvera tous ces documents sur le site de l'ELP, à la rubrique « Bibliothèque », onglet « Pas-tout Lacan ».

par exemple) qui fussent exactement contemporains de ce séminaire, et qui me paraissent être en rapport avec ce dernier : c'est ainsi que nous avons consacré deux soirées à « la Troisième »<sup>2</sup>, conférence prononcée le 1er novembre 1974, c'est-à-dire au moment même où Lacan va commencer son séminaire. Quelques semaines plus tard, la réponse faite par Lacan à une question posée par Marcel Ritter, le 16 janvier 1975 à Strasbourg, fait choc. Plus récemment, nous avons pris connaissance de textes témoignant de la recherche sur le fonctionnement des cartels telle qu'elle apparaît dans les comptes rendus des journées sur les cartels organisées par l'EFP au printemps 1975<sup>3</sup>. Le lien de cette recherche avec certaines leçons du séminaire RSI n'est pas signalé ouvertement par Lacan, mais il est fortement présent, notamment par l'indication concernant le nombre maximum de ronds dans le nœud borroméen (six, comme pour le nombre maximum de participants à un cartel). Dans le nœud à quatre, le quatrième rond ne peut-il faire office de « plus un » ? Ce n'est pas dit explicitement par Lacan, mais c'est une question que nous nous sommes posée.

Par ailleurs Olivier Lenoir s'est rendu régulièrement à Paris pour assister aux « mathinées lacaniennes » de l'ALI.

Nous avons assez vite ressenti le désir de prendre du recul par rapport au texte. Au début, nous étions souvent tentés de relier ce séminaire au précédent (du moins en ce qui concerne les membres du groupe ayant déjà participé au travail mené l'année dernière) : des rappels concernant le séminaire sur *Les non-dupes errent* étaient donc proposés tout naturellement. Par la suite, les relations entre les différentes leçons de RSI ont été relevées et interrogées au cours de la discussion : première approche permettant de dégager des thématiques et des problématiques importantes, de repérer une progression dans le séminaire, et d'obtenir certains éclaircissements. Sans cela, nous aurions sans doute eu le sentiment de faire du surplace, d'être perdus dans une forêt trop dense. Tandis que les renvois à d'autres textes procuraient un éclairage apprécié.

Nous venons d'achever la lecture de l'intégralité du séminaire RSI ; nous prévoyons d'engager maintenant un travail de synthèse qui doit nous apporter la satisfaction – intellectuelle et d'amour-propre – de prendre un peu de hauteur, et de parvenir à une vue d'ensemble du séminaire. Je pense que la lecture du séminaire de Melman sur RSI nous y aidera.

## LE GROUPE

Quelle a été l'influence de la discipline réclamée par notre méthode de travail, et quel retentissement ont eu les difficultés inhérentes à ce séminaire ? Un découragement était possible ; pourtant l'engagement des participants s'est maintenu. Au fil des mois, le travail, peu à peu, s'est mis à excéder celui d'un simple groupe de lecture. Le groupe me paraît s'être soudé, et s'être orienté vers un fonctionnement de cartel, d'autant plus que nous ne sommes que quatre participants. Il y a transfert de travail, transfert sur le groupe – ce dont pourrait témoigner par exemple la troisième séance supplémentaire organisée en avril dernier, et aussi les deux séances que nous avons consacrées à la préparation de cette soirée (l'une, le 14 avril, avec Christine Dura Tea, et l'autre, le 20 mai, avec la participation de Jean-Pierre Rosset) –, et transfert sur l'ALI ; quant au « plus un », un élé-

ment variable en occupe la fonction (est-ce l'hôte qui reçoit le groupe ? Est-ce tel participant parfois absent ? Est-ce le discours développé par Lacan au cours de ce séminaire ? – le discours tenu par Lacan a fait lien entre nous – est-ce la figure de Lacan lui-même ?).

#### LA QUESTION DE LA CLINIQUE

Au premier abord, ce séminaire nous a paru peu clinique ; du moins le rapport à la clinique n'apparaissait-il pas d'emblée, contrairement à ce que nous avons constaté en travaillant le séminaire sur *Les non-dupes errent*. Or nous attendions des développements cliniques. D'où une déception initiale. De fait, Lacan ne présente pas de cas clinique dans *RSI*.

Il n'y avait pas plus d'évidence que d'accord entre nous sur ce point-là. Cela a occasionné un questionnement parfois très vif.

Pour ma part, je m'étonnais d'autant plus que j'avais déjà travaillé ce séminaire à deux reprises : en 2003, j'en avais proposé une présentation synthétique à notre association niçoise, dans le cadre du séminaire 2003-2004 intitulé « Le phénomène lacanien : quelle transmission pour la psychanalyse aujourd'hui ? » ; et l'année suivante, j'avais rédigé un article sur les enjeux du nœud borroméen en m'appuyant principalement sur ce séminaire<sup>4</sup>.

Or des exemples cliniques ont été apportés par les participants eux-mêmes, et ce, tout à fait spontanément, dans un second temps : nous n'avons pas recherché de cas cliniques, nous ne nous sommes pas dirigés vers des documents (livres, récits de cas...) pour en trouver.

Un basculement du groupe s'est effectué sur ce point précis au cours de l'automne : à partir de la fin du mois de novembre ou du début du mois de décembre, une fois franchie l'étude de « la Troisième », alors que nous travaillons la seconde puis la troisième leçon, soudain, l'ensemble du séminaire nous paraît entièrement axé sur la clinique.

Comme le dit Lacan, le nœud « sort » directement de l'expérience analytique ; il « rend compte » de cette expérience – « et c'est en cela qu'est son prix »<sup>5</sup> –, en évitant les « chausse-trapes des mots ». Il y a un isomorphisme de la clinique et de la manipulation des nœuds. Notre activité ludique consistant à manipuler des nœuds nous fait donc entrer directement dans la clinique sans passer par la médiation ou l'intermédiaire des vocables, semble dire Lacan : voilà de quoi intéresser ou alarmer les analystes.

Le schéma (croquis) du nœud correspond à l'expérience analytique ; il correspond également au « schème » de cette expérience (c'est-à-dire à la structure ou du moins à la représentation mentale de la structure de cette expérience). Le schéma, *épreuve* de l'expérience courante, *prouve* la validité du schème – Lacan articule ainsi une nouvelle fois le rapport entre clinique et théorie : l'une ne va pas sans l'autre.

De plus il y a congruence du nœud borroméen au discours analytique, défini par Lacan comme « lien social, de nos jours émergent »<sup>6</sup>.

L'inconscient est nodal : chez le parlêtre, le nœud de l'inconscient<sup>7</sup> est déjà fait, et « on est fait de cet acte X par quoi le nœud est fait », dit Lacan.

4 Elisabeth De Franceschi, « Prélude et fugue en R.S.I. majeur : le séminaire XXIII (1974-1975) » (actes du séminaire 2003-2004 de l'AEFL, p. 5-44). Voir aussi « Le nœud – les enjeux du nœud borroméen », dans la revue *Interfaces psy* n° 5, pp. 6-35.

5 Leçon II, 17 décembre 1974.

6 Leçon IX, 8 avril 1975.

7 Leçon X, 15 avril 1975.

Du côté de l'analyste, à la lecture de « La troisième », il apparaît que l'analyste doit « être » le nœud, mais n'en faire « que le semblant ».

On peut par exemple s'attacher à observer le jeu des trois consistances dans le mouvement d'une cure, ainsi que les évolutions de leurs rapports. En ce qui me concerne, je cherche volontiers à repérer la prédominance d'une des consistances sur les autres chez tel ou tel patient, ou bien à tel ou tel moment d'une cure. À propos de la leçon III (en décembre 2011, au cours de notre cinquième séance), nous avons observé qu'en début de cure, l'obstacle avancé par le patient est imaginaire : les obstacles de début de la cure, qui se donnent pour réels, apparaissent ensuite comme imaginaires.

L'abord du symptôme s'effectue différemment en examinant le croquis du nœud : le symptôme « part du Symbolique » (il est fabriqué par le Symbolique), il est « l'effet du Symbolique dans le Réel » (il apparaît dans le Réel, en dehors de l'aire de la jouissance phallique), il « reflète » « dans le Réel le fait qu'il y a quelque chose qui ne marche pas »<sup>8</sup>. S'il est « ce qui répond du symptôme », l'inconscient est aussi responsable de la réduction du symptôme, dans la mesure où le nœud mis à plat rend compte d'un certain nombre d'inscriptions par quoi des surfaces se répondent<sup>9</sup>. Il n'est donc pas question pour l'analyste de nourrir le « poisson » du symptôme avec du sens<sup>10</sup>.

Le schéma du nœud apporte d'autres indications, qui se rapportent à l'inhibition et à l'angoisse :

- l'inhibition est amarrée au corps : elle est projection du corps, pénétration, intrusion de l'Imaginaire dans le champ du Symbolique, à l'extérieur de l'aire du sens ;

- l'angoisse s'origine dans le Réel, et s'écoule dans le corps hors de l'aire de la jouissance Autre. « L'angoisse [...], c'est ce qui de l'intérieur du corps *ek-siste* [...] quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente »<sup>11</sup> (voir le petit Hans).

Au cours de nos discussions, nous avons posé de multiples questions : certains nœuds sont-ils *meilleurs* que d'autres ? Allons-nous qualifier certains nœuds de « pathologiques », au regard d'autres qui seraient « sains » ? Les nœuds les plus simples seraient-ils aussi les plus « recommandables » ? Est-il possible de changer son nœud ? Pourquoi certains nœuds sont-ils plus fragiles que d'autres ? De quoi dépendent la stabilité ou l'instabilité, la souplesse ou la roideur d'un nœud ? Qu'est-ce que « corriger » un nœud ? En fonction de quels critères va-t-on tenter de « corriger » un nœud ? Je note que le texte de Jean Brini<sup>12</sup> paraît assimiler la « correction » du nœud à une simplification de sa forme.

Chaque patient est un cas unique. Le point principal me paraît être celui des dessus dessous.

Nous avons débusqué une recommandation (ou une indication quasiment normative) dans le séminaire RSI : en effet, Lacan prescrit un nœud borroméen à trois lévogyre (c'est-à-dire dans lequel le passage d'une consistance à une autre s'effectue dans le sens inverse des aiguilles d'une montre), où le Réel « surmonte » le Symbolique, lequel « surmonte » l'Imaginaire<sup>13</sup> (qui à son tour « surmonte » le Réel) ; le but de l'analyse étant selon Lacan d'aboutir à ce que « le Réel en deux points [...] surmonte le Symbolique »<sup>14</sup> – ce que Freud n'a pu réaliser, estime-t-il.

Nœud à trois, nœud à quatre : dans le séminaire RSI, Lacan suggère que l'homogénéité, l'indistinction du nœud à trois (où rien ne dif-

8 Leçon VI, 18 février 1975.

9 Leçon I, 10 décembre 1974.

10 Voir les indications données par Lacan à ce sujet dans « La Troisième ».

11 Leçon II, 17 décembre 1974.

12 Jean Brini, « Fins de partie ? » (23 juin 2011), intervention prononcée aux journées de l'ALI sur « L'invention en topologie pour la clinique, I » (7-8 mai 2011). Ce texte peut être retrouvé sur le site de l'ALI.

13 Leçon III, 14 janvier 1975.

14 « Il faut que le Réel surmonte, si je puis dire, le Symbolique pour que le nœud borroméen soit réalisé. C'est ce que pour avoir quatre termes, Freud lui-même n'a pu faire, mais c'est très précisément ce dont il s'agit dans l'analyse, c'est de faire que le Réel, non pas la « réalité » au sens freudien, que le Réel en deux points, que je nommerai comme tels, (...) surmonte le Symbolique. Il est clair que ceci que j'énonce ici sous cette forme n'a rien à faire avec un surmontement au sens imaginaire » (Leçon III, 14 janvier 1975).

férencie les trois consistances) rend nécessaire l'intervention d'un quatrième rond, qui sera celui de la nomination ; en effet, ce quatrième rond, nommé (Nom-du-Père), doit permettre de distinguer entre eux les trois autres. Ce nœud « correspond » avec « le nœud freudien »<sup>15</sup> (dans lequel le quatrième rond, identique à la réalité psychique, fonctionne comme réalité « religieuse », ou encore au titre de « fonction dite du père », et revêt une « fonction de rêve »<sup>16</sup>). Or j'observe que le nœud à quatre freudien n'est pas borroméen, puisque les trois ronds du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire y sont « libres », indépendants entre eux, « à la dérive » dit Lacan, et sont rassemblés, noués, *accrochés* par le rond quatrième.

Lacan ne tranche pas sur la question de savoir si le nœud à trois est meilleur ou pire que le nœud à quatre, si l'un est préférable à l'autre ; il évoque la possibilité de nœuds à cinq et même à six éléments.

Quelques mots sur le Réel dans RSI vont maintenant nous orienter vers le sujet qui sera exploré par l'ALIAM-AEFL l'année prochaine.

Dans RSI, le terme « Réel » désigne le plus souvent « cette sorte de Réel auquel l'analyse a affaire »<sup>17</sup> – l'inconscient. Le Réel est conçu comme l'impensable<sup>18</sup>. Au cours de « la Troisième », Lacan relève que le Réel revient toujours à la même place (au sens topologique du terme), qui est celle du semblant ; le Réel est l'impossible (comme modalité logique), réfractaire à toute représentation : de sorte que « le Réel n'est pas le monde », il « n'est tout qu'au sens strict de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même ».

Le Réel n'est donc que « supposition, supposition qui consiste dans ce sens du mot « Réel » »<sup>19</sup>.

Exclu, extérieur à toute représentation, le Réel forme exception : c'est ce qui définit l'ek-sistence, « ce dehors qui n'est pas un non-dedans »<sup>20</sup>.

Tout au long du séminaire RSI, le Réel est « abordé » soit par le nombre (« tout abord du Réel est tissé par le nombre »<sup>21</sup>), c'est-à-dire par la mathématique, soit par le nœud borroméen à trois ou à quatre, c'est-à-dire par le biais de la topologie. Le Réel occupe une fonction privilégiée dans le nœud borroméen à trois : il est le rond qui noue les deux autres ronds, il fait *tenir* le nœud ; pour reprendre un terme utilisé dans *Les non-dupes errent*, il est le « moyen ».

Lacan nous demande d'user « bêtement » du nœud, d'en être « dupes », c'est-à-dire de ne pas faire d'hypothèses, d'en rester à la matérialité (mais pourquoi pas à la motérialité<sup>22</sup> ?) du nœud : de toute façon, il est « exclu » de rien comprendre au nœud, il est exclu que ce nœud, « vous le sachiez », dit-il à ses auditeurs<sup>23</sup>.

« La nature a horreur du nœud » : le nœud borroméen nous permet de nous familiariser, « avec les mains », c'est-à-dire par la manipulation, avec le trou de l'*Urverdrängt* (le refoulé primordial)<sup>24</sup>, qui échappe au sens<sup>25</sup> – dans une conférence prononcée à Strasbourg en janvier 1975, Lacan parle aussi d'*Unerkannt*<sup>26</sup> (l'inconnu, ou plutôt le non-reconnu).

Par conséquent, nous saisissons que le nœud est le Réel (non la réalité) : il forme d'ailleurs un « support » qui permet de distinguer Réel et réalité<sup>27</sup>. Il n'est pas un modèle : de fait, il « échappe » ou « répugne » à une représentation.

15 Leçon V, 11 février 1975.

16 Leçon V, 11 février 1975.

17 Leçon II, 17 décembre 1974.

18 Leçon, I, 10 décembre 1974.

19 Leçon II, 17 décembre 1974.

20 Leçon III, 14 janvier 1975.

21 Leçon III, 14 janvier 1975.

22 « Motérialité » : un terme que je forge d'après « motérialisme », un néologisme apporté par Lacan dans sa conférence sur le symptôme, en référence à lalangue : « c'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce motérialisme que réside la prise de l'inconscient – je veux dire (...) ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme » (conférence à Genève sur « Le symptôme », 4 octobre 1975).

23 Leçon III, 14 janvier 1975.

24 Leçon III, 14 janvier 1975.

25 « Ce que Freud nous apporte concernant ce qu'il en est de l'Autre, c'est justement ceci, qu'il n'y a d'autre qu'à le dire. Mais que ce Tout-Autre, il est tout à fait impossible de le dire complètement, qu'il y a un *Urverdrängt*, un inconscient irréductible, et que celui-là – de le dire –, c'est à proprement parler ce qui non seulement se définit comme *impossible*, mais introduit comme telle la catégorie de l'impossible. » (leçon II, 17 décembre 1974).

26 Conférence à Strasbourg le 16 janvier 1975 ; répondant à une question posée par Marcel Ritter, Lacan assimile l'*Unerkannt* à l'*Urverdrängt* (le refoulé primordial, qui ne peut jamais être dit quelle qu'en soit l'approche, mais qui est à la racine du langage), lequel forme l'ombilic du rêve, c'est-à-dire un trou, quelque chose qui est à la limite de l'analyse et qui est le réel « dénommable » en tant que « pur fait » (mais qui ne met pas en jeu la fonction de l'ombilic réel du corps). L'*Unerkannt* est l'impossible à reconnaître, à dire, à écrire, sauf peut-être à l'aborder par la double négation présente dans la formulation « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire », traduisant ici une analogie avec le réel pulsionnel. Selon Lacan, « c'est là que se désigne la limite par quoi le symbolique se trouve en somme répercuté, qu'il y ait quelque chose qui, dans le dicible, soit par métaphore comparable à ce qu'il en est de la pulsion. C'est quand même bien là aussi que la pulsion s'opacifie complètement, qu'elle s'identifie à quelque chose d'autre, puisque là il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'essence du nœud. Au niveau du symbolique, là, c'est noué, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une fermeture (...) c'est un orifice qui s'est bouclé », de même qu'un nœud corporel a fermé « quelque chose par quoi pendant un temps notable – neuf mois – tout ce qui est de vie provenait. C'est ça ce qui permet l'analogie entre ce nœud et l'orifice ». Il y a battement entre l'orifice et le nœud, le trou s'identifiant à un point noué :

selon Lacan, c'est par ce biais qu'on peut dire du parlêtre « qu'au niveau de son réel, qui là est le troisième terme, contrairement à ce qu'on peut en croire, c'est bien comme formant des images, c'est-à-dire comme tout entier imaginaire, que le corps subsiste ».

27 Leçon X, 15 avril 1975.

28 Leçon I, 10 décembre 1974.

29 Leçon III, 14 janvier 1975.

30 Leçon I, 10 décembre 1974.

Nous distinguerons donc quatre aspects du nœud borroméen :

- Premier aspect : le nœud présenté ou incarné, présentifié concrètement, inscrit ou « enraciné »<sup>28</sup> dans un espace à trois dimensions (se présentant donc comme une réalité ?), où domine la dimension d'Imaginaire, dans la mesure où l'Imaginaire « s'enracine » des trois dimensions de l'espace – ce que montre le « sac » du corps (or le corps détermine une « débilité »).

- Deuxième aspect : le nœud borroméen représenté, par mise à plat, dans des croquis en deux dimensions, qui constituent à la fois une écriture et des « images »<sup>29</sup> nous permettant de nous repérer ; la mise à plat opère une « réduction » de l'Imaginaire<sup>30</sup>, et c'est là-dessus que se fonde toute figuration.

Représenté, le nœud borroméen renvoie au registre du corps, donc à l'Imaginaire. Lacan dit fortement que notre pensée – notre « débilité mentale » – reste engluée dans l'Imaginaire. Dans la mesure où toute représentation relève de l'Imaginaire, le nœud, s'il est une écriture, s'il est re-présenté, se situe dans cette dit-mansion. Il est clair que nous avons besoin de la représentation, donc de l'Imaginaire, pour travailler sur le nœud. En particulier, la mise à plat est nécessaire pour *prouver* une topologie : nous constatons par exemple que dans le nœud borroméen en 3 D (*en relief*), les champs Jj, JA et sens sont abolis, et qu'on ne sait plus où placer *a*. Nous avons besoin de sens (c'est-à-dire de signification), nous sommes donc contraints d'en passer par une écriture, par un dessin – dans la mise à plat, le sens apparaît comme le recouvrement du Symbolique et de l'Imaginaire ; d'autre part, si le sens paraît extérieur au Réel, c'est un effet de la mise à plat. Le serrage des trois consistances permet de faire surgir, de réaliser (d'obtenir) un « effet de sens », expression dans laquelle le terme « sens » me paraît renvoyer aussi bien à « signification » ou « signifiance » qu'à « orientation » (sens du rond, et aussi ce que l'on nomme « gyrie » du nœud, c'est-à-dire le fait que le nœud puisse être dit dextrogyre ou lévogyre).

L'Imaginaire suppose qu'il y a une substance. Lacan nous engage à nous méfier de cela en usant du nœud.

Malgré l'aide apportée par l'Imaginaire, « l'aversion » de notre système mental vis-à-vis du nœud et de sa représentation persiste. En témoignent me semble-t-il les erreurs de figuration que comporte l'édition de l'ALI.

Se manifeste aussi une « aversion » ou une inhibition à l'égard de la manipulation du nœud (il en va ainsi même pour la manipulation du nœud à trois ; mais encore davantage pour la manipulation du nœud à quatre ou à *n* éléments). Je note que l'inhibition, qui part de l'Imaginaire et vient occuper une partie du champ du Symbolique, est toujours affaire de corps.

On n'oubliera pas que le nœud, qu'il soit en trois dimensions ou en deux dimensions, demande à être « proféré »<sup>31</sup>, c'est-à-dire que le recours au Symbolique est essentiel.

- Troisième aspect : le nœud borroméen dans sa représentation mentale (ce qu'on pourrait appeler le concept<sup>32</sup>, la définition du nœud borroméen : « le nœud mental » dit Lacan<sup>32</sup>), elle-même tributaire de la « prétendue pensée »<sup>33</sup>.

31 « Ce nœud que je profère au titre d'y unir le R.S.I. de la façon la plus certaine », lorsque le Réel comme droite infinie passe sous le rond du dessous (celui de l'Imaginaire) et sur le rond du dessus (celui du Symbolique). Il s'agit d'un nœud non latéralisé. Leçon II, 17 décembre 1974.

32 Leçon V, 11 février 1975.

33 Leçon VI, 18 février 1975.

Le concept de nœud borroméen renverrait-il plutôt au registre du Symbolique ? demandons-nous.

Cependant Lacan pose une autre question : « un nœud mental est-il réel ? », et il répond à cette question en disant que le nœud mental « a le Réel de l'ek-sistence »<sup>34</sup>.

34 Leçon V, 11 février 1975.

- Quatrième aspect : le nœud ek-siste à sa représentation et à sa définition : c'est le Réel du nœud, qui apparaît comme autre, hétérogène à sa représentation concrète et mentale.

Comme nous le voyons, le séminaire *RSI* met l'accent sur l'enracinement du nœud dans le Réel.

Ainsi que le souligne Lacan, les trois ronds sont « réellement » noués, au sens où ils « tiennent entre eux » réellement. Tenant entre eux réellement, ils « fonctionnent comme pure consistance » : ils consistent uniquement par le fait de « tenir entre eux »<sup>35</sup>. Le nœud, en tant que « construction », est un Réel.

35 Leçon II, 17 décembre 1974.

Par ailleurs le nœud est dit par Lacan « être le Réel dans le fait de ce qu'il détermine comme ek-siste » au sens de « tourne autour », de circulation (ce qu'un rond fait par rapport à un autre rond : un rond de ficelle ek-siste à un autre), et cela opère un déplacement de la question « par elle-même insoluble » de l'objectivité<sup>36</sup>. Le « tourne autour », l'ek-sistence, est le propre du Réel.

36 Leçon VIII, 11 mars 1975.

Mais si le Réel n'est rien d'autre que « supposition », il apparaît que le nœud fait exception à cette supposition : en effet, dit Lacan, « si j'énonce – ce qui ne saurait se faire que du Symbolique, de la parole – que la consistance de ces trois ronds ne se supporte que du Réel, c'est bien que j'use de l'écart de sens qui est permis entre R.S.I. comme individualisant ces trois ronds, les spécifiant comme tels »<sup>37</sup>.

37 Leçon II, 17 décembre 1974.

Le nœud apparaît donc comme un moyen privilégié d'aborder le Réel, de l'*apprivoiser* en quelque sorte. Déjà du seul fait qu'il est loisible de laisser un des ronds (celui du Réel justement) ouvert en une droite infinie (ou de l'ouvrir en une droite infinie), le Réel « se suffit à laisser ouvert ce trait, ce trait d'écrit, ce trait qui est écrit qui du Réel supporte l'idée »<sup>38</sup>. De fait, la forme du rond de ficelle ou du tore convient davantage à l'imaginaire que la droite infinie. De sorte qu'avec l'intervention de la droite infinie du Réel, on peut vraiment considérer que « le nœud borroméen est une écriture. Cette écriture supporte un Réel »<sup>39</sup>. Or, comme le dit Lacan, « non seulement le Réel peut se supporter d'une écriture mais [...] il n'y a pas d'autre idée sensible du Réel »<sup>40</sup>.

38 Leçon II, 17 décembre 1974.

39 Leçon II, 17 décembre 1974.

40 Leçon II, 17 décembre 1974.

Le nœud borroméen est-il le seul moyen d'apprivoiser le Réel ? Il me semble que la poésie est une forme de nomination capable d'atteindre le Réel et d'y trouver un ancrage.

Le nœud présentifie le fait qu'aucun des registres ne fonctionne isolément et que les registres ne fonctionnent pas deux à deux (c'est-à-dire qu'ils ne forment pas des couples et qu'aucun ne fusionne avec un autre). D'une part le nœud borroméen, ce Réel qui ne constitue pas un modèle au sens mathématique du terme, ne saurait être mis à l'épreuve que par son lien avec le Symbolique (la parole) et avec l'Imaginaire (la représentation par mise à plat). D'autre part la représentation par



mise à plat montre la possibilité de passage d'un registre à un autre, met en évidence le recouvrement partiel (intersection) de chaque registre par un des deux autres (délimitant les champs du sens, de la jouissance phallique et de la jouissance de l'Autre), et fait enfin apparaître que la zone centrale du nœud, celle de l'objet *a*, est formée par la superposition ou le coincement de trois surfaces, chacune relevant d'un registre différent.